MERCREDI 19 OCTOBRE

Le journal du Festival

LUMIÈRE 2022

« Le Cinématographe amuse le monde entier. Que pouvions-nous faire de mieux et qui nous donne plus de fierté ? » Louis Lumière

#05

SIDNEY LUMET

VINCENT LINDON NOUS DIT SA PASSION POUR LE CINÉASTE NEW-YORKAIS

©DR

Serpico, 1973

© DR

Godard

Un documentaire limpide rend hommage au génie récemment disparu

PAGE 2

© Benoit Pavan

Marché International du Film Classique

Début des débats et des échanges avec notamment Gian Luca Farinelli

PAGE 3

ADMIRATION

« J'ai l'impression que Sidney Lumet a fait ses films pour moi ! »

Il viendra en fin de semaine présenter des films qui lui tiennent à cœur. Avant son arrivée à Lyon, **Vincent Lindon**, parrain officieux de la rétrospective Sidney Lumet nous confie sa passion pour le cinéaste.

© Anouck Oliviero

S'il fallait qualifier l'œuvre de Sidney Lumet en un mot ?

Mon premier réflexe : sous-estimée. C'est le propre de l'art, il est subjectif, et donc automatiquement il y a d'autres cinéastes qui sont surestimés. J'ai tendance à être d'un caractère très objectif, je ne sais pas si c'est un avantage ou un désavantage dans la vie, et je suis souvent dérangé, gêné, par la subjectivité des avis sur l'art et le cinéma, je ne sais jamais trop bien quoi faire de tout ça. Il suffit de deux ou trois articles de l'intelligentsia critique mondiale pour qu'un cinéaste soit assimilé à un petit maître alors qu'il en est un grand, et à un génie alors qu'il est un petit maître. On peut aussi distribuer le mot cinéaste trop facilement, qui n'a rien à voir avec metteur en scène, qui n'a pas non plus à voir avec réalisateur. Et pour ce metteur en scène sous-estimé, il faut ensuite trente-cinq ans pour le réhabiliter à sa juste valeur. Ça n'est pas arrivé qu'à Lumet. Ne citons pas de noms, ni dans un sens, ni dans l'autre, attendons trente-cinq ans !

©DR

Un après-midi de chien, 1975

Quel est le premier film de Sidney Lumet que vous avez vu ?

Je ne m'en souviens pas, je ne raisonne pas comme les cinéphiles qui se souviennent précisément de la découverte de tel ou tel film à tel ou tel âge dans telle ou telle salle. Est-ce que c'était *Serpico, Network, 12 hommes en colère* ? On ne voit plus les films de la même manière quand on fait du cinéma (en tout cas en ce qui me concerne) : j'avais déjà commencé à travailler quand j'ai vu *Un après-midi de chien*, je savais un peu comment ça se passait, ce qu'était en gros le montage. Et je me souviens avoir été stupéfait : j'avais l'impression que le Bon Dieu avait déposé des caméras dans la banque et qu'il ne restait qu'à récupérer les cassettes. Je ne voyais pas comment au bout de dix prises dans chaque axe de caméra, on pouvait rendre les acteurs aussi naturels, aussi juvéniles, ni comment les acteurs pouvaient donner l'impression qu'ils étaient en train de vivre pour la première et ultime fois ce qui se passait sous nos yeux. Mais, vous savez, j'ai beaucoup de mal à parler des films que j'aime. C'est comme en amour : quand on doit décrire pourquoi on aime quelqu'un, le plus souvent on n'en sait rien. C'est organique, minéral, parce que c'était elle, parce que c'était lui, et il en est de même avec les films.

Voir des acteurs comme Pacino dans les films de Sidney Lumet, cela vous inspire-t-il dans votre travail ?

Franchement je n'en sais rien. D'abord, je ne me sens pas capable de distinguer Pacino chez Lumet de Pacino chez Coppola ou Harold Becker. Ensuite, quand je travaille, je ne sais pas ce dont j'ai besoin ou ce dont je pourrais me passer, ce qui me fait du bien ou ce qui me fait du mal. Je fais appel à mon inconscience, à mon insouciance plus qu'à mon savoir-faire ou mon « savoir-regarder ». Selon moi, au fur et à mesure que l'on vieillit, il faut en savoir de moins en moins…

Un film dans sa filmographie ?

J'ai été très marqué par son dernier film, *7h58 ce samedi-là*. J'adore l'idée qu'un cinéaste de 83 ans fasse un film aussi transgressif, et qu'il n'y ait aucune « *erreur de vieillesse* ». Un exemple : dans certains films, lors des scènes de poursuites en voiture, il arrive souvent que dans un plan les véhicules soient à vingt mètres l'un de l'autre, puis dans le plan d'après, sans aucune logique, à cinquante mètres d'écart, et, dans le plan suivant, à une distance encore différente. Même à un âge plus que respectable, Lumet, lui, savait respecter le « *ça se peut* » du raccord.

Et *À bout de course* ?

Ah oui, pardon, je l'avais oublié, c'est impardonnable, c'est son chef-d'œuvre. Je le connais par cœur. La scène de danse dans la cuisine sur la musique de James Taylor est géniale, le dernier plan du film avec le gamin sur son vélo est bouleversant. Je reçois les films de façon organique, je ne les analyse pas comme un critique ou un cinéphile, je suis le spectateur qui a peur pour le héros ou l'héroïne, qui a sans cesse envie de crier. « *Attention, attention, regarde, ils arrivent, cache-toi* », et pourtant je sais bien que l'on a monté le film sur elle ou sur lui, et qu'ils vont forcément aller jusqu'au bout de l'histoire. Mais la magie opère encore sur moi. Je peux voir plusieurs films urbains de Lumet sans remarquer qu'ils se déroulent à New York, mais en le ressentant inconsciemment, sans pouvoir mettre des mots dessus…

Voilà, j'ai une passion pour Sidney Lumet, je ne suis pas sûr de pouvoir vous expliquer précisément pourquoi, mais c'est un peu comme avec Raoul Walsh, ou William Wellman ou John Ford, quand je vois un de leurs films, j'ai envie d'en voir un deuxième, puis un troisième, comme on fait aujourd'hui avec les épisodes et les saisons d'une série. Je ne cherche même pas à savoir le rapport qu'ils ont entre eux, je prends tout. Je vois le nom de Lumet au générique et je suis content. Il est pour moi un gage de qualité, je sais qu'au minimum je vais aimer une dizaine de grands moments dans son film et au mieux le film du début à la fin ; en regardant ses films, j'ai toujours l'impression qu'il les a fait spécialement pour moi, je pense que c'est ça être un tant soit peu universel.

J'ai découvert ses films quand j'étais encore dans un cours de théâtre, et j'aime ces films aujourd'hui à l'aube de la retraite. Si ce n'est pas cela qu'on appelle traverser l'histoire du cinéma, alors…

— **Propos recueillis par Aurélien Ferenczi**

©DR

À bout de course, 1988

SÉANCES

Vincent Lindon présentera :

À bout de course de Sidney Lumet (*Running on Empty*, 1988, 1h56)
> **PATHÉ BELLECOUR** Vendredi 21 octobre, 10h45
> **LUMIÈRE TERREAUX** Samedi 22 octobre, 19h

Un après-midi de chien de Sidney Lumet (*Dog Day Afternoon*, 1975, 2h04)
> **CINÉ DUCHÈRE** Samedi 22 octobre, 20h

RENCONTRE

Avec Vincent Lindon
> **PATHÉ BELLECOUR** dimanche 23 octobre, 11h

COUP DE PROJECTEUR

Atlantic City

Louis Malle est toujours resté un cinéaste étranger aux États-Unis, ce qui lui permet de dresser dans *Atlantic City* un portrait distancié d'une Amérique en pleine hybridation des années 80. Un monde nouveau remplace peu à peu l'ancien. Que faire alors des fantômes du passé, ces américains vieillissants qui sont quand même vivants ? Leur permettre sans doute de tenter une dernière aventure. *Atlantic City* est cette dernière aventure et le dernier grand rôle de Burt Lancaster. On retrouve avec émotion la gestuelle alerte de ses mains pleinement ouvertes, le sourire toujours claquant et la politesse exquise, y compris vestimentaire, de l'acteur.

Burt Lancaster embrasse avec passion le personnage de Lou, gangster retiré des affaires. Face à lui, Malle filme comme toujours la grâce féminine, celle de Susan Sarandon. Avec intelligence, le cinéaste français croise deux mondes, qui ne sont finalement distincts qu'en apparence. Car peu à peu le même sens pragmatique, la même quête d'argent en rêve dérisoire, prennent le pas sur le sentiment. Et le génie de Malle est alors de narrer tout cela sans aucun cynisme et de faire de l'immaturité générale des personnages un moteur empreint de la plus belle des gentillesses. Il faut que tout change pour que rien ne change, disait Alain Delon à Lancaster dans *Le Guépard*. *Atlantic City* ne dit rien d'autre. — **Virginie Apiou**

©DR

Atlantic City, 1980

SÉANCES

Atlantic City de Louis Malle (1980, 1h45)
> **COMOEDIA** Mardi 18 octobre, 10h45
> **PATHÉ BELLECOUR** Mercredi 19 octobre, 11h15

SOLITUDE

JLG tout entier

Achevé avant la disparition récente du cinéaste, ce précieux documentaire retrace le parcours de Jean-Luc Godard.

© Anne Wiazemsky

Godard vous a perdu parfois ? Alors, ce documentaire est fait pour vous. C'est un voyage en Godardie complet, précis, jamais abscons. Son réalisateur, Cyril Leuthy, a découpé l'œuvre du maître en plusieurs chapitres – comme un peintre a ses périodes – et il a cherché un traitement esthétique correspondant à chaque époque : des interviews dans des cafés pour évoquer la période pop des années 60, du rouge pétant pour les illusions maoïstes, etc. Cette grande variété visuelle, au service d'une approche chronologique très documentée, maintient sans cesse l'intérêt du spectateur.

Les archives sont saisissantes, à l'image de cet extrait d'un court-métrage de Jacques Rivette récemment retrouvé où l'on voit Jean-Luc Godard tout jeune. Et les témoignages sont passionnants : ils viennent à la fois des commentateurs de l'œuvre de Godard (Thierry Jousse, Alain Bergala, Antoine de Baecque, etc.) mais aussi de ceux qui ont travaillé avec lui, de Marina Vlady (qui décrit Godard comme « *l'épouseur du genre humain* » !) à Nathalie Baye, très touchante, via Romain Goupil (que l'on voit adolescent dézinguer *La Chinoise*).

Autre bonne idée, demander à la comédienne Céleste Brunnquell de lire les textes d'Anne Wiazemski qui décrit avec franchise les contradictions de Godard à la fin des années 60 et se montre très critique sur l'influence de Jean-Pierre Gorin à l'époque du groupe Dziga Vertov. Est-ce la première fois que cette époque est clairement montrée comme un échec, une impasse ? À l'image des souvenirs savoureux et féroces de Daniel Cohn-Bendit.

Au fur et à mesure que récit avance dans la vie de Jean-Luc Godard se dessine le portrait intime d'un homme solitaire (malgré l'irruption dans sa vie d'Anne-Marie Miéville, qu'on est content d'apercevoir dans quelques archives), un expérimentateur en constante ébullition, toujours à l'affût de nouvelles techniques (un très bon passage sur la période Sonimage à Grenoble), quelqu'un qui déplore son rapport compliqué au monde. Une très belle archive montre ainsi que le cinéma et pour lui le seul moyen de questionner l'autre. On comprend mieux le titre de ce documentaire : *Godard seul le cinéma*. Seul malgré le cinéma, seul avec le cinéma. — **A. F.**

SÉANCE

Godard seul le cinéma de Cyril Leuthy (2022, 1h30, VFSTA)
> **PATHÉ BELLECOUR** Mercredi 19 octobre, 14h45

JE ME SOUVIENS...

Un Slovaque plus noir que noir

Chaque jour un cinéaste méconnu et un film à redécouvrir : rendre justice aux oubliés de l'histoire du cinéma, c'est aussi le rôle du festival Lumière.

Qui est-ce ?

Martin Hollý (1931–2004), cinéaste slovaque dont le festival 2020 avait déjà montré un étonnant western tourné dans les Monts Tatras, *Les Cavaliers nocturnes*. Les dictionnaires vantent son « *réalisme robuste* » et son goût pour « *le renouvellement esthétique* ». Mais qui s'en souvient ? Son oeuvre pour le cinéma et la télévision ne traversent aujourd'hui les frontières que grâce au travail de restauration mené par les archives slovaques. La partition du pays aurait-elle eu du bon ?

Son film au festival Lumière ?

Plus noir que noir, *Un cas particulier* détaille le fonctionnement de la police et de la justice dans une petite ville slovaque. Accusé du viol et du meurtre d'une adolescente, un jeune forain est rapidement emprisonné et déclaré coupable. L'avocat qui le défend a des doutes sur les méthodes qui ont conduit à son inculpation… C'est l'époque où la Tchécoslovaquie desserre le joug soviétique et se pose des questions dangereuses sur la vérité de ses institutions.

Pourquoi le découvrir ?

Parce que la description d'une petite « nomenklatura » locale, juge, procureur, inspecteur, avocat, se contentant de rites immuables, frappe par sa virulence critique. On pense aux personnages des premières pièces de Havel, intellos complices dans un régime qui chancelle. Parce qu'il a quitté la FAMU, la célèbre école de cinéma de Prague, pour revenir dans sa Slovaquie natale, Martin Hollý n'a pas la notoriété des Forman, Herz, Jires, cinéastes annonciateurs du printemps. C'est très injuste. — **A. F.**

SÉANCES

Un cas particulier de Martin Hollý (*Prípad preobhajcu*, 1964, 1h30)
> **INSTITUT LUMIÈRE** Mercredi 19 octobre, 11h15
> **CINÉMA OPÉRA** Jeudi 20 octobre, 19h45

©DR

Un cas particulier, 1964

LA CITATION DU JOUR

« Au cinéma, la recherche est interdite. C'est drôle, parce que le spectateur a droit à la recherche du plaisir… Moi je fais de la recherche, je ne m'en suis jamais caché. J'aime mieux dire que je suis scientifique, et on en rigole. Je devrais être inscrit au CNRS qui a toujours refusé ma demande. »

©DR

Jean-Luc Godard, (extrait du documentaire *Godard seul le cinéma*)

Tim Burton sur le tournage de *Batman*, 1989

PRIX LUMIÈRE J-2

Quatre jours d'un rêveur

À deux jours de la remise du prix Lumière à Tim Burton, retour impressionniste sur quatre moments d'une carrière à nulle autre pareille.

1979, intérieur jour, bureau chez Disney. Son occupant a 21 ans et les cheveux en bataille. Dessinateur surdoué, il a intégré l'entreprise en rêvant de travailler sur ses propres créations, d'inspiration très personnelle, volontiers macabre, puisqu'il a le goût du cinéma d'horreur, de Vincent Price et d'Edgar Poe. Et le voilà obligé de crayonner les innocents *Rox et Rouky*, pas tellement sa came.
Alors, légende ou réalité, il passe le temps : il se cache dans son armoire, apprend à dormir les yeux ouverts, se triture les dents jusqu'à les faire saigner. Un vampire chez Mickey ? Depuis l'enfance, le jeune Timothy Burton s'est toujours senti comme un alien. Heureusement, Warner lui offre de réaliser un premier film, *Pee-wee Big Adventure*. On dit que c'est Stephen King lui-même qui, après avoir vu son deuxième court-métrage *Frankenweenie*, en aurait passé la cassette au studio. Les happy ends existent même pour les freaks.

Hiver 1988, intérieur jour ou nuit, au fond, on ne sait plus. Enfermé dans des studios londoniens, notre héros, vêtu de noir et cheveux en bataille, fait le dos rond. Il a à peine 30 ans et réalise *Batman*, à une époque où les films de superhéros ne sont pas légion. La pression qu'il subit de la part des producteurs est à l'échelle de l'imposant budget de 35 millions de dollars. L'action Warner a même baissé quand le jeune cinéaste a imposé Michael Keaton, un comique, dans le rôle de l'homme chauve-souris, provoquant les la colère des fans ; il ne sait pas quoi faire d'une bande originale composée par Prince, alors qu'il tient à la partition symphonique de son complice Danny Elfman. Bref, il résiste et il a raison : le film est un carton au box-office (plus de 400 millions de dollars de recettes) tout en étant fidèle à son romantisme noir. La Burton mania peut commencer.

Fin d'été 1993, intérieur jour. Tim Burton est toujours en studio, la scène reconstitue un tournage nocturne, le film dans le film est signé du « *plus mauvais cinéaste du monde* », alias Ed Wood, et il met aux prises un personnage de vieil acteur hongrois, star déchue du cinéma d'horreur, et une pieuvre en caoutchouc qui s'agit d'animer tant bien que mal. Le film raconte l'odyssée brinquebalante d'un pseudo cinéaste, adepte du travestissement, entouré d'improbables compagnons, voyant d'opérette, speakerine vampire, catcheur fruste. Ensemble, ils partagent une utopie d'un cinéma de l'imaginaire, fût-il fauché et un brin ridicule. Tim Burton, cheveux en bataille s'identifie à tous.
Le film est une magnifique ode au cinéma qui culmine dans une scène imaginaire où Ed Wood rencontre Orson Welles, façon de dire que, bon ou mauvais cinéaste, ils partagent la même passion, font le même métier. L'interprétation puissamment naïve et exaltée de Johnny Depp en Ed Wood, la composition géniale de Martin Landau en Bela Lugosi sont inoubliables. En compétition au Festival de Cannes 1994, *Ed Wood* repart bredouille, et on en veut encore à ce jury d'avoir ignoré le *8 ½* de son auteur.

Novembre 2009, intérieur soir. Le vernissage le plus attendu de l'automne new-yorkais, au prestigieux Musée d'Art moderne, le MoMA, accueille un créateur qui n'est guère habitué à être fêté dans les musées – si l'on excepte une scène fameuse de son Batman. On imagine que Tim Burton, 51 ans, comme le temps passe, porte un costume noir et on sait qu'il a encore les cheveux en bataille. L'exposition consacrée à son œuvre graphique va connaître un succès colossal : elle montre à quel point le cinéaste marginal est devenu un artiste majeur et surtout comment son travail, pour les films en prises de vues réelles comme pour l'animation, naît d'abord sous son trait de dessinateur. Il griffonne des créatures étranges, des adolescents au long visage qui lui ressemblent, des monstres qui n'ont pas choisi d'être monstrueux, les pauvres. Ces croquis sont la base son imaginaire, on les retrouve dans tous les films, ils sont sa signature. Avec Tim Burton plus qu'avec quiconque le cinéma est d'abord un art visuel. — **A. F.**

©DR

Ed Wood, 1994

SÉANCES

À voir sur le site festival-lumiere.org

BUSINESS

« Encore plus restaurer, encore plus diffuser ! »

© Benoît Pavan

Le **Marché International du Film Classique**, lieu d'échanges indispensable pour le cinéma de patrimoine est lancé. Sa directrice, **Juliette Rajon**, nous raconte sa genèse et son fonctionnement.

Comment est né le Marché International du Film Classique ?

Lors des premières éditions du festival Lumière, les professionnels étaient venus en nombre, Thierry Frémaux s'est dit que c'était l'occasion d'organiser un marché spécifique à la filière du patrimoine, dont le but serait d'accroître la dynamique lancée par le festival : encore plus restaurer, encore plus diffuser, et en direction du plus grand nombre et sur le maximum de supports possibles.
Du coup, en 2013, c'est la première édition du Marché avec cent accrédités et huit pays représentés. Neuf ans plus tard, on compte environ cinq cents accrédités, et plus de trente nations. Le marché s'est internationalisé avec 65 % de Français et 35 % d'étrangers.
Les professionnels concernés sont ayant droit, détenteur de catalogues, exploitant, distributeur, labo technique, institution, etc. L'idée est d'être une tribune. On contribue à leur information. On favorise les échanges commerciaux : vente et achat de films, projets de restauration, démonstration de savoir-faire technique d'un laboratoire, etc.

Quels exemples de transactions ont lieu grâce au Marché ?

Nous ne sommes pas dans le secret des affaires et nous n'avons pas vocation à suivre l'ensemble des « deals » conclus pendant le marché. Néanmoins je peux vous donner quelques éléments comme la redécouverte mondiale des films de la réalisatrice japonaise Kinuyo Tanaka. C'est là que Carlotta films pour la France et Criterion pour les États-Unis et le Canada ont acquis les droits auprès des studios japonais Nikkatsu et Shochiku. C'est aussi à Lyon que Gaumont a révélé son accord avec le distributeur Malavida pour la grande rétrospective Louis Malle que nous accompagnons cette année. Pathé a annoncé sa décision de confier des films de son catalogue à Splendor. Ou encore, *Orfeu Negro* de Marcel Camus, *Amusement Park* de Georges Romero ont été en quelque sorte remis sur le marché, avec succès, après l'annonce de leur restauration ou leur présentation au festival Lumière.

Quelles seront les temps forts de l'édition 2022 ?

On a identifié une dizaine de thèmes qui ont irrigué les éditions précédentes tout en restant actuels et qui feront l'objet d'une synthèse par un professionnel, suivie d'un débat. Par exemple la question du jeune public : comment initie-t-on au cinéma de patrimoine ? Nous évoquerons notamment le projet European Film Factory, lancé par l'Institut Français, projet collaboratif entre plusieurs institutions européennes, qui met à la disposition des professeurs le patrimoine cinématographique européen.
Et notre « Grand Témoin » cette année est Gian Luca Farinelli venu donner sa vision de la filière. Gian Luca qui dirige la Cinémathèque de Bologne, était déjà intervenu en 2013. C'est quelqu'un qui se bat depuis trente ans pour le cinéma de patrimoine. Avoir son point de vue sur l'évolution des choses est important.
Le pays invité est l'Espagne, dont l'histoire du cinéma est très riche mais dont le fonctionnement régional ne facilite pas la circulation des œuvres. Mais, récemment, le pays s'est mobilisé pour restaurer et montrer davantage et il était important d'inviter ces professionnels pour qu'ils nous parlent de leurs projets autour du cinéma classique.
Enfin nous sommes très contents de recevoir Manuel Alduy, le directeur du cinéma de France télévisions. C'est la première fois que France télévisions participe au marché. Ce sera l'occasion de l'interroger sur la stratégie du groupe vis-à-vis du cinéma de patrimoine, aussi bien sur leur plateforme numérique que sur les chaînes proprement dite, sur le public visé, etc.
— **Propos recueillis par A. F.**

QUIZ THE BIG LEBOWSKI (1998) de Joel Cohen

Nous sommes en 1998, les frères Coen signent leur film culte *The Big Lebowski*, savoureux pastiche de films noirs porté par l'acteur Jeff Bridges, figé à jamais dans son costume du « Dude », grand loser exempt de toutes préoccupations quotidiennes. Mais connaissez-vous vraiment cette comédie follement séduisante ?

— par Charlotte Pavard

1 L'intrigue du film se déroule principalement au bowling, mais qui joue au bowling dans le film ?

A. Jeff Bridges
B. John Turturro
C. John Goodman

2 Le groupe allemand fictif du film, Autobahn, est une version parodique d'un groupe qui existe vraiment. Lequel ?

A. Metallica
B. Iron Maiden
C. Kraftwerk

3 À quel film noir mythique le film fait-il référence ?

A. *Le Grand Sommeil*
B. *La Nuit du chasseur*
C. *Le Troisième Homme*

4 De quel personnage réel amateur de White Russian s'inspire le Dude ?

A. D'un ami des Coen
B. Du producteur indépendant de *Sang pour Sang* Jeff Dowd
C. De leur voisin de palier à LA

5 Julianne Moore joue Maud Lebowski : de quelle artiste s'inspire son personnage ?

A. Yoko Ono
B. Carolee Schneeman
C. De la voisine de palier des Coen à Los Angeles

6 Steve Buscemi (Donny) meurt d'une attaque cardiaque dans le film. Combien de morts a-t-il vécu à l'écran avec les frères Coen ?

A. Trois
B. Deux
C. Dix

©DR

SÉANCES
The Big Lebowski de Joel Cohen (1998, 1h57)
> **LUMIÈRE TERREAUX** Mercredi 19 octobre, 22h
> **UGC CONFLUENCE** Jeudi 20 octobre, 16h15
> **INSTITUT LUMIÈRE** Vendredi 21 octobre, 21h15
> **UGC CITÉ INTERNATIONALE** Dimanche 23 octobre, 15h

SOLUTIONS : 1B - 2C - 3A - 4A ET B - 5A ET B - 6A

Ça se passe à LUMIÈRE

Gian Luca Farinelli, directeur de Cinémathèque de Bologne, « grand témoin » du Marché International du Film Classique

« Au fond, j'adore la pandémie ! Je suis pour la contagion, et en particulier celle du cinéma, qui est un art hautement contagieux ! Pendant la pandémie, nous avons créé notre petite plateforme en gardant l'idée d'un ciné-club avec une vingtaine de films proposés chaque mois. Notre tentative est celle qui a le mieux marché d'Italie : les deux-tiers de nos spectateurs ne venaient pas de Bologne. Nous avons depuis stoppé l'initiative car penser sérieusement la programmation d'une plateforme nécessite du temps et de l'argent. Et la bataille à ne pas perdre, c'est principalement celle des salles. Il s'agit d'une bataille sans fin. La question est : comment parler aux différents publics ? Comment faire en sorte qu'aller au cinéma soit aussi important qu'aller à la messe, en tout cas en Italie ? Il nous faut trouver le bon horaire pour chaque public et penser des lieux qui donnent envie qu'on se les approprie. Bref, il ne faut pas oublier que nous travaillons avant-tout pour des êtres humains ! »

« *Histoires extraordinaires*, est l'adaptation de trois nouvelles d'Edgar Allan Poe. Le premier film montre Roger Vadim et Jane Fonda, le couple mythique du moment. Le second, *William Wilson*, est signé Louis Malle, avec Brigitte Bardot et Alain Delon dans un double rôle. Il est intéressant de voir que la filmographie d'Alain Delon recèle beaucoup d'histoires de doubles : *Monsieur Klein* ou *La Piscine* et *Plein soleil,* où figurait toujours une sorte d'alter ego mimétique. Le troisième est un chef-d'œuvre de Fellini, oùTerence Stamp joue une sorte de cow-boy junkie entre science fiction et mythologie. Pour une place de cinéma, vous voyez trois films ! »

Philippe Le Guay, cinéaste, présentant *Histoires extraordinaires* de Roger Vadim, Louis Malle, Federico Fellini

« Dans les années 30, André de Toth travaille dans un studio de cinéma où il fait tous les métiers. Il gagne bien sa vie, et dépense beaucoup entre sa passion les chevaux, ses sept mariages et dix-neuf enfants. En 1939, il réalise *Les Noces de Toprin* en 8 jours. C'est un succès, il signe en tout cinq films hongrois, dont certains abordent des sujets inhabituels dans la Hongrie d'extrême droite de l'époque, comme le féminisme. Quand il croise Goebbels dans les studios, il refuse d'y travailler davantage. Il ne termine pas la post synchro de son film en cours, prend sa voiture, puis le premier train vers l'ouest et le dernier bateau pour l'Amérique. »

Joël Chapron, spécialiste du cinéma d'Europe de l'Est, présentant *5h40*, d'André de Toth.

©DR
Condenados a vivir, 1972

COUP DE PROJECTEUR

Condenados a vivir

SÉANCES
Condenados a vivir de Joaquín Romero Marchent (1972, 1h27)
> **INSTITUT LUMIÈRE** Mercredi 19 octobre, 21h30
En présence de Josetxo Cerdán Los Arcos (Filmoteca Espanola)
> **LUMIÈRE TERREAUX** Samedi 22 octobre, 21h30
En présence d'Eric Métayer

***Condenados a vivir,* western de série B sorti en 1972 en France sous le titre lunaire *Peu de secondes pour dire Amen*, est un de ces nombreux films de cow-boys européens que Quentin Tarantino a contribué à faire découvrir au fil de sa carrière.** *Les Huit salopards* (2016) s'en inspire très librement en mettant en scène lui aussi la cohabitation impossible entre chasseurs de prime, bandits et confédérés dans une auberge au milieu des montagnes.

Tourné non pas à Almeria mais dans la région montagneuse de Huesca au cœur de l'Aragon - redécouverte par la production de *Game of Thrones* - le film est signé Joaquin Romero Marchent (1921-2012) dont ce fut la dernière contribution au genre qu'il avait permis de populariser, dès 1955, avec la création de son bandit masqué El Coyote, sorte d'avatar de Zorro. En 1964 il grillait même la politesse à Sergio Leone de quelques mois en signant le premier western européen, *El sabor de la venganza* (*Les Trois Implacables*). Restauré par la Filmoteca Española, *Condenados a vivir* est saisissant de cruauté. Autant film de survie que western, on n'est pas loin du gore, avec même une incursion propre au fantastique lorsque l'un des personnages qu'on croyait mort réapparaît au milieu des flammes…

Le film frappe aussi par son nihilisme et sa noirceur dont ne réchappe, peut-être et il faut le dire vite, que l'unique personnage féminin, joué par Emma Cohen, disparue en 2016, dernière épouse de Fernando Fernan Gomez à qui Lumière a rendu hommage l'an dernier.

La très grande connaissance de Tarantino du cinéma de Romero Marchent va au-delà de ce qu'on imagine, puisque par deux fois il a également mis à l'honneur le travail de son frère Rafael (1926-2020). Dans *Once Upon a Time… in Hollywood,* on cite en effet *Garringo* (1969), tandis que dans *Boulevard de la mort*, on aperçoit l'affiche de *El limite del amor* (1976). Non, pas un western cette fois, mais un drame érotique que ne renierait sans doute pas… Pedro Almodovar. Dans une interview accordée à *El Pais* en 1999, Joaquin Romero assurait ne s'être jamais senti sous-estimé en Espagne comme cinéaste. « *J'ai très bien gagné ma vie. Et en Italie mes films ont cartonné* ». **— Carlos Gomez**

PORTRAIT

Un jour, une bénévole

ALEXANDRA DEJA

© Laura Lépine

MA BIO EXPRESS : Formatrice à la Maison Familiale Rurale (MFR) de Saint-Laurent de Chamousset, Alexandra embarque chaque année ses élèves au festival Lumière.
MES CINÉASTES PRÉFÉRÉS : J'adore l'univers de Tim Burton. *Sleepy Hollow* est un de mes films préférés ! Je suis aussi une inconditionnelle de Scorsese et de Jane Campion !
MES ACTEURS PRÉFÉRÉS : Johnny Depp, il est formidable. J'aime aussi Eva Green et Jim Carrey.
MON FILM DE CHEVET : *Les Autres* d'Alejandro Amenábar. Je l'ai vu pas mal de fois, j'adore cet univers fantomatique.
MON GOÛT POUR LE BÉNÉVOLAT : En voyant le travail des bénévoles, je me suis dit que cela correspondait exactement à ce que nous souhaitons transmettre à nos élèves.
MES MISSIONS AU FESTIVAL : Je participe à la vente dans la boutique du Village, l'accueil du public à la galerie photos et au Pathé Bellecour. Nous avons aussi fait le goûter lors de la séance jeune public, et allons préparer le petit-déjeuner de la Nuit Tim Burton à la Halle Tony-Garnier.
MON MEILLEUR SOUVENIR DU FESTIVAL : La projection d'*Astérix et Obélix : Mission Cléopâtre* à la Halle Tony-Garnier en présence d'Alain Chabat et Monica Bellucci, c'était un moment inoubliable. Les élèves ont pu faire des photos et avoir des autographes des acteurs. **— Laura Lépine**

Festival LUMIÈRE 15/23 octobre 2022 - Lyon, France

Rédaction en chef : Aurélien Ferenczi avec Virginie Apiou
Suivi éditorial : Thierry Frémaux
Conception graphique et réalisation : Justine Ravinet

Imprimé en 5 000 exemplaires

Institut Lumière, 25 rue du Premier Film - 69 008 Lyon
www.festival-lumiere.org

Institut Lumière · Métropole Grand Lyon · La Région Auvergne-Rhône-Alpes · CNC · Ville de Lyon · Ministère de la Culture · BNP Paribas · Chopard · Dessange · Groupe Adéquat · Casino Lyon Pharaon · HFPA · Chanel · OCS
Avec le soutien de : France•tv · Le Figaro · euronews · Variety · Première · Allociné · Bulletin · Le Progrès · L'Obs · Le Point.fr · France Inter

Remerciements à BNP Paribas pour son soutien au quotidien du festival